

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13
FAX (1) 43.31.19.83
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1550 - 27 décembre 1990 - 4,5 F

D 1550 MEXIQUE: LA FEMME INDIENNE AU CHIAPAS

María Gómez Pérez est une tisserande qui vit dans la région de San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas. Elle raconte sa vie, son travail, ses réactions. Au pays des Chamulas, les femmes tissaient et brodaient jusqu'alors pour le seul usage domestique. A partir de 1975, la terre et le travail venant à manquer pour leurs maris, les tisserandes se mirent à travailler pour le marché touristique. Aujourd'hui la moitié des femmes du village de María vendent leur artisanat par des circuits commerciaux nationaux et étrangers. Ainsi leur travail n'embellit pas seulement les Hauts de Chiapas mais aussi beaucoup d'autres lieux à travers le monde.

Extraits du témoignage intégral édité en 1990 par l'Atelier Tzotzil de l'INAREMAC (Instituto de Asesoría Antropológica para la Región Maya, A.C.) de San Cristóbal de Las Casas.

Note DIAL



QUAND SONT BRODÉS LES CHAMPS DE MAÏS

Témoignage de María Gómez Pérez
tisserande Chamula des Hauts de Chiapas

Je m'appelle María Gómez Pérez. Je suis du village de K'at'ixtik, dans la commune de San Juan Chamula. Pendant toute mon enfance j'ai gardé les moutons, des beaux moutons. Combien de fois ai-je été trempée sous la pluie! Si je perdais une agnelle, mon papa et ma maman me grondaient et m'expédiaient au lit sans manger. Mais quand tous les moutons rentraient, ils étaient tout contents.

Après avoir surveillé les moutons, il fallait que j'aille moudre le maïs pour préparer les tortillas (1). A l'époque ça se faisait à la main et à la pierre plate. Quand j'avais fini de moudre, je retournais soigner les moutons. A la nuit tombante, quand mes moutons avaient mangé, j'allais chercher une brassée de bois. Et quand j'arrivais à la maison, mes parents me disaient

(1) Galette traditionnelle de farine de maïs (NdT).

d'aller aussi chercher de l'eau. Je la tirais du puits et je la versais dans une cruche. Après, je recommençais à moudre le maïs. Et comme ça tous les jours. Je mangeais, je moulais le maïs, je faisais les tortillas, je m'occupais des moutons, j'allais chercher du bois, je filais. C'est comme ça que j'ai grandi.

Mes grands-parents savaient faire les bourgerons blancs qu'on appelle *jerkaïl*. Ils les faisaient rien qu'en laine, sans fil de coton, pas même dans les fils de chaîne. Ils mettaient aussi des chemises tout en laine qu'on appelait *mokitail tzotz*. Ils ne mettaient rien d'autre. Leurs pantalons aussi ils les cousaient eux-mêmes. Ils ne les achetaient pas. Ils achetaient le tissu de coton et ils les cousaient avec des aiguilles. Je regardais comment ils faisaient. C'est comme ça que j'ai appris.

J'avais une grand-mère et une tante - une soeur de mon papa, mais plus jeune que lui. Elles m'ont appris à tisser. "Mets-toi à tisser parce que ta maman tu vas pas l'avoir tout le temps. Elle peut mourir, comme ça." J'ai répondu: "Oh!" Elles ont continué: "Si tu n'as rien à manger, si tu n'as pas de quoi acheter ta tortilla, si ton papa ou ta maman meurt, si ça va pas quand tu te maries et que tu sois renvoyée à la maison, ça n'a pas d'importance puisque tu vas savoir comment gagner ta nourriture, tu vas savoir comment te débrouiller toute seule." Alors j'ai dit: "Je vais apprendre." Elles ont dit: "Mais si tu n'apprends pas comme il faut, on va te taper avec le bois du métier à tisser." J'ai répondu: "Ne me tapez pas, je vais apprendre." Mais elles me tapaient quand même. Ça faisait mal! C'est comme ça que j'ai appris à tisser même le *tz'ot*, le style le plus difficile.

Quand j'ai eu quinze ans, je savais déjà tisser toutes sortes de tissus. Je faisais les bourgerons blancs des hommes. Je faisais les bourgerons noirs que mettent les majordomes (2) pour les fêtes. Je faisais les jupes et les blouses de laine noire que mettent les femmes. Je faisais tout. J'avais appris à tout faire.

Puis quatre ou cinq années ont passé et j'ai commencé à tisser pour des Zinacantecos. J'étais encore jeune et je n'avais pas de mari. Quand j'arrivais dans les maisons des Zinacantecos, ils me disaient: "Entre. On va voir si tu sais travailler." Je disais: "Oui, je sais un peu." Ils disaient: "Viens manger." Et ils me faisaient des oeufs frits qu'ils me donnaient avec ma tortilla. Ils me traitaient drôlement bien, les Zinacantecos! Et ils me donnaient aussi beaucoup de travail. C'est comme ça que j'ai commencé à tisser leurs *jerkaïles*, leurs bourgerons noirs et leurs jupes. Mais un jour j'ai arrêté de travailler pour eux et je suis retournée travailler avec mes compagnes Chamulas.

A l'âge de vingt ans je me suis mariée. Mais je continuais à garder les moutons. Mon homme allait travailler en terre chaude (3). Moi je restais à la maison, je lui faisais ses tortillas et je lui préparais son *pozol* (4). Je lui cuisinais aussi son manger à emporter. Il a d'abord fait son maïs à Trapich. Puis il est allé à un endroit au dessus de Chiapa de Corzo qui s'appelle Kelemtón. Il a encore été à Loreó, plus haut que Suktom. De là il est parti à Palmar, et après à Vajilote. Et ça, pendant vingt-cinq ans. Mais en 1979 il a arrêté de planter le maïs dans les terres chaudes.

Pendant ce temps-là, en 1975, j'avais trouvé un autre travail. Un jour mon amie est venue me voir à Chamula. Elle m'a dit: "Tu veux travailler? Une amie à moi, une *gringa* (5), a du travail." Alors je suis allée à San Cristóbal, elle m'a montré des modèles et elle m'a expliqué comment elle voulait le travail. Voilà quinze ans que je commençais à broder pour l'Américaine.

Au début je ne gagnais pas grand-chose, guère plus d'une trentaine de pesos pour broder une blouse. Mais petit à petit mon salaire a augmenté. J'ai d'abord fait de

[2] Autorités coutumières des confréries religieuses (NdT).

[3] Terres situées plus haut, vers 1300 m d'altitude (NdT).

[4] Sauté de porc au maïs (NdT).

[5] Gringo: étranger. Littéralement, américain (NdT).

petites choses à peu près de la taille d'une serviette, disons des échantillons. Quand l'Américaine a vu que je faisais ça bien, elle m'a donné à faire des choses plus grandes. J'ai beaucoup travaillé et c'est comme ça que j'ai beaucoup appris. J'ai pas besoin de travailler au champ de maïs puisque je le brode sur les bourgerons que je tisse.

Dans ces années-là, j'ai aussi commencé à travailler avec le magasin coopératif Sna Jolobil. C'était l'année où mon mari et moi on a passé notre charge religieuse au chapitre de Chamula. Je ne me rappelle pas quelle année c'était exactement. Ils avaient dit: "Un Américain, Monsieur Chip, veut des femmes qui sachent travailler. Il en veut trois qui sachent tisser, trois autres qui sachent filer et trois qui sachent serrer le tissu des bourgerons." Ils avaient dit: "Vous allez être payées. Vous allez tisser. Vous allez travailler. On va vous donner de la laine. Vous allez voir comme ça rapporte." C'est comme ça que Sna Jolobil a commencé.

Je me suis mise à faire des gilets. C'est une femme mexicaine qui m'a appris. Elle s'appelle Teresina et elle vit à San Cristóbal. Elle m'a fait un patron pour les mesures. Après, un petit vieux chauve est arrivé à San Juan Chamula. Je ne sais pas comment il s'appelle. Il travaillait à l'INI, l'institut national indigéniste. Il est venu nous voir et il nous a invités à l'INI. "Mettez-vous au travail, c'est mieux", qu'il nous a dit. Alors là aussi on a commencé à vendre un peu de notre travail.

Le problème, c'est qu'il y a des hommes à K'at'ixtik qui ne veulent pas que leurs femmes gagnent de l'argent. Ils prennent ce qu'elles ont fait et le jettent au feu, ou bien le traînent dans la boue ou le salissent avec de la terre. Ils piquent des colères. Mais d'autres acceptent ça. Ils disent: "C'est bien, travaille! Je vais m'occuper de ce que tu as fait." Comme ça tous les deux travaillent.

Au début mon mari se fâchait fort lui aussi. Il m'a crié: "Va-t-en pour de bon à San Cristóbal! Va-t-en chez ta *gringa*! Va-t-en chez ta Mexicaine! Va-t-en chez ton Chip!" Je lui ai répondu: "Bon, si c'est comme ça, je fiche le camp. Car je ne vais pas arrêter de travailler. C'est en travaillant comme ça que je peux vivre. Si je ne travaille pas, avec quoi est-ce que je vais acheter mon maïs, mes tortillas? Comment est-ce que je vais gagner de l'argent?"

Comme je sais bien travailler, comme je sais faire beaucoup de choses, c'est pas maintenant que je vais arrêter de travailler. Même si c'est dur pour moi de faire les choses que je vends, je ne vais pas arrêter car c'est du bien beau travail.

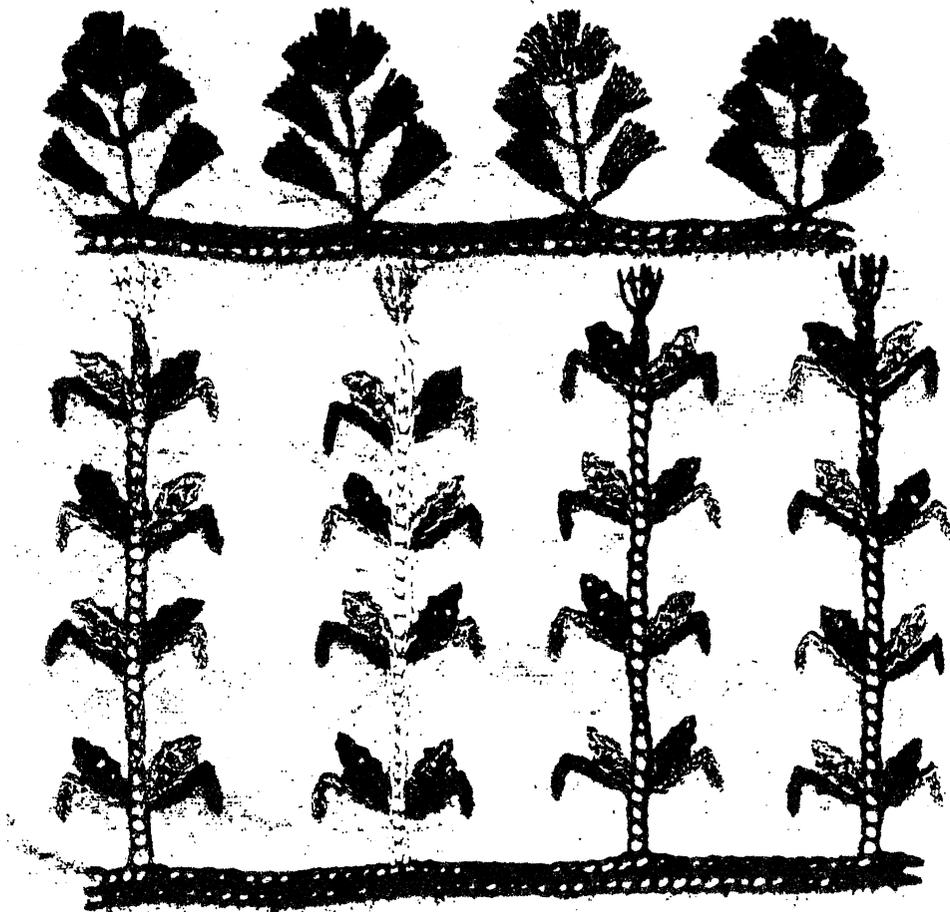
Très souvent je rêve que je tisse. Mais mon tissu est tout petit, de la taille d'une main. Je me dis: Qu'est-ce que j'y peux? Où est-ce que je vais l'accrocher pour le serrer? Qu'est-ce que mon mari va bien en faire? C'est comme ça que je perds mon travail et que mon coeur en est tout triste. Dans mes rêves aussi, j'arrive vite au bout du tissu, alors qu'ici, sur la terre, j'en vois jamais le bout.

A l'église il y a la Vierge du Rosaire. Il y a aussi la Vierge du Ciel. Les deux Vierges sont assises comme nous on est assises. C'est là que je vais prier. Et je les supplie:

Ma sainte Mère	Etirez-moi les dix pieds
Ma sainte Tisserande	Etirez-moi les dix mains
Femme aux fleurs	Donnez-moi votre pied
Dame aux fleurs	Donnez-moi votre main
Mère du Ciel	Donnez-moi votre tête
Mère de la Gloire	Donnez-moi votre coeur
Donnez-moi vos trois fuseaux à filer	Ma Sainte Vierge
Donnez-moi vos trois petits métiers à tisser,	Pour que je puisse m'habiller
Donnez-moi dix pieds	Pour que je puisse me couvrir
Donnez-moi dix mains	Pour que je puisse me vêtir

N'ayez pas honte
Ne soyez pas gênée
Parce que je suis nue
Je suis sans vêtement
Je n'ai pas d'habit
La robe que je veux
C'est comme la vôtre
Sainte Vierge
J'ai besoin un peu de votre pied
Un peu de votre main
Je veux faire mes habits
Je veux faire mes vêtements
Souvenez-vous de ma tête
Souvenez-vous de mon coeur
Etirez-moi le pied
Etirez-moi la main
Sainte Vierge
Sainte Tisserande

(Traduit de l'espagnol par DIAL -
Original en tzotzil)



Abonnement annuel: France 350 F - Etranger 410 F - Avion 480 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441